

January 1768

Discours sur les langues

Abbé François Arnaud

Follow this and additional works at: http://scholarworks.umass.edu/french_translators

Arnaud, Abbé François, "Discours sur les langues" (1768). *French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism*. 49.

http://scholarworks.umass.edu/french_translators/49

This Article is brought to you for free and open access by the Comparative Literature Program at ScholarWorks@UMass Amherst. It has been accepted for inclusion in French Translators, 1600-1800: An Online Anthology of Prefaces and Criticism by an authorized administrator of ScholarWorks@UMass Amherst. For more information, please contact scholarworks@library.umass.edu.

[Arnaud, François, abbé.] “Discours sur les langues.” In *Variétés littéraires, ou Recueil de Pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts*. [ed. Arnaud and Suard]. Tome premier. A Paris, Chez Lacombe, libraire... M.DCC.LXVIII. Avec Approbation & Privilège du Roi.

BNF Z-28912

The *Discours* (pp. 1-25) is attributed to Arnaud by Dureau de la Malle in his preface to Seneca, *Traité des bienfaits*. In the volume, the « Avertissement du libraire » explains that these pieces are collected from the *Journal Etranger* and la *Gazette Littéraire* by “Deux hommes de lettres [ie, Arnaud and J-B Suard], très-connus par leur amitié, par leur goût, & par le rapport de leurs connoissances...” This collection contains pieces from the 2 journals as well as previously unpublished material.

Discours sur les langues. (complete text)

//1// Deux cens ans ne se sont pas encore écoulés depuis que les sçavans de l’Europe, dédaignant leur siecle & leur langue, ne s’occuppoient que de l’antiquité dont ils empruntoient le langage, comme le seul qui fût digne & même capable de répandre & leurs //2// ouvrages & leur réputation.* On sentit enfin combien il étoit contraire à la dignité de l’esprit humain de subordonner l’objet aux moyens & la pensée à la mémoire. On dut être sur-tout frappé de l’impossibilité qu’il y a de faire passer son ame, sa physionomie dans la langue d’un peuple dont les moeurs n’existent plus. On mit à pénétrer & à étendre les ressources de sa propre langue, la meilleure partie du tems qu’on employoit presque tout entier à l’étude des anciennes. Les hommes de génie, à qui seuls il est donné de renverser & d’établir, oserent faire parler dans tous les genres leur langue naturelle; & les sciences, les lettres & les arts, dont les seuls alphabets de la Grèce & de Rome avoient été jusqu’alors dépositaires, se présentèrent sous toutes les formes //3// des différens idiomes de l’Europe. Dès lors le génie, l’esprit & le caractere des peuples passerent dans leurs écrits, dont la connoissance devint, par-là même, l’objet le plus digne de l’attention des philosophes & des gens de lettres.

Il n’est pas douteux que la langue la plus propre à faire connoître ces ouvrages ne soit la langue françoise. Ce que la latine obtint des conquêtes de ce peuple immortel, qui moins jaloux de subjuguier les hommes que de commander à l’esprit humain, mis ses loix dans le coeur & son langage dans la bouche de toutes les nations de la terre, la langue françoise semble l’avoir obtenu du consentement universel de l’Europe. Ainsi avant qu’*Alexandre* eût porté la langue grecque dans les vastes contrées qui lui fit parcourir son ambition, on la vit se répandre dans plusieurs parties de l’Asie & de l’Europe, où les Grecs n’avoient jamais pénétré ; ainsi des Princes barbares, qui détestoient & les moeurs & la liberté de la Grèce, s’empresserent d’apprendre son langage, & se plurent à le parler. Plût au ciel, qu’en //4// succédant au bonheur des langues grecque & latine, la nôtre eût les mêmes avantages & les mêmes ressources !

Il n’est pas possible de connoître la langue grecque, & d’y réfléchir, sans partager l’enthousiasme avec lequel en ont parlé presque tous ceux qui l’ont approfondie.

* Je n’excepte pas même l’Italie. La langue italienne avoit atteint sa perfection quand Manuce ne la jugeoit propre ni à l’histoire, ni à l’éloquence, ni à la philosophie. Pétrarque & Bocace n’avoient pas daigné s’en servir eux-mêmes, lorsqu’ils avoient voulu traiter des matières importante & relevées.

Elle ne fut pas l'ouvrage des Dieux sans doute; mais elle le fut incontestablement des hommes les plus sensibles & le plus heureusement organisés qui aient jamais existé. On diroit que la nature à laquelle il semble qu'ils tenoient de plus près, s'étoit offerte à eux par ses côtés les plus riches; qu'avant d'avoir rien nommé, ils avoient parcouru l'universalité des choses & saisi les rapports, les différences, l'enchaînement, en un mot, toutes les propriétés des êtres: tant cette langue est l'image fidelle de l'action des objets sur les sens, & de l'action de l'ame sur elle-même. Des mots, qui par le mélange heureux de leurs élémens, forment ou plutôt deviennent des tableaux; qui s'étendent, se nuancent & se ramifient //5// conformément à la nature des sensations ou des idées dont ils sont, je ne dis pas l'instrument, mais la plus vive image; qui, de leur aptitude à s'unir & à ne former qu'un corps avec une infinité d'autres mots, obtiennent le double avantage de rapprocher, de multiplier les idées, & de devenir en même tems plus majestueux, plus sonores; qui, par la transposition à laquelle ils se prêtent, tantôt procedent comme la raison tranquille, tantôt s'élancent, se troublent & se désordonnent comme les passions; des systèmes entiers renfermés, si j'ose m'exprimer ainsi, dans leur sein†; des combinaisons variées à l'infini, d'où résulte une harmonie enchanteresse, mais‡ dont la partie la plus sensible a péri; une marche pleine de mouvemens, dont toutes les propriétés sont connues & toujours heureusement employées; une infinité de formules, qui, semblables à ces plantes spontanées qu'on voit embellir & vivifier les corps auxquels //6// elles s'attachent, portent le mouvement & la grace dans toutes les parties du discours: tel est le caractère de cette langue, qui, pour me servir de l'expression de Lascaris, est aux sciences & aux arts ce que la lumiere est aux couleurs, & paroît avoir été formée moins par le besoin & par la convention que par la nature même.

La plupart de ces propriétés se retracerent dans la langue latine, qui dut à la grecque la plus grande partie de ses mots, & sur-tout l'art de les ordonner. Mais ces mots, en passant aux Latins, subirent les altérations que dut nécessairement leur faire éprouver la différence du génie & du caractère des deux peuples. Les éléments en furent transposés ou corrompus; les inflexions en devinrent plus dures, & les terminaisons plus sourdes & plus traînantes. Il s'en faut beaucoup qu'on trouve dans la langue latine l'abondance, la hardiesse & la mélodie du langage des Grecs; mais ce qu'elle perdit du côté de l'agrément & de la fécondité, elle le gagna peut-être par la pompe & la magnificence de son style où se refléchissent encore //7// l'éclat & la majesté de la République Romaine. Cette langue, après avoir atteint toute sa perfection sous Auguste, dégénéra insensiblement avec l'ame du peuple qui la parloit; la translation du siege de l'Empire dans la Grèce & l'irruption des barbares en acheverent la décadence. L'édifice de la langue tomba, & entraîna dans sa chute & les sciences & les lettres & les arts & les mœurs & les loix dont elle étoit dépositaire. Forcés de recourir à ses ruines, les descendans des maîtres du monde y recueillirent le peu de mots dont pouvoient avoir besoin des hommes avilis par l'ignorance & par la servitude. Ces mots furent pris comme au hasard, sans choix & sans réflexion; l'énergie en fut rétrécie & même souvent dénaturée: il étoit impossible que des esclaves ignorans pénétrassent & saisissent le sens qu'y avoient attaché des ames instruites & libres. Enfin cette analogie précieuse qu'on voit régner dans les langues grecque & latine, & qui répond si fidèlement à la chaîne des connoissances humaines, fut déchirée & mise //8// en pieces. De-là l'indigence, la

† Voyez le Cratyle de Platon.

‡ Les accens.

foiblesse, l'imperfection, en un mot, l'air de délabrement & de ruine que nous apercevons encore dans les langues qui se sont formées de la latine.

Des trois idiomes§ dont elle fut la source commune, l'italien arriva le plutôt à la perfection. Vers le commencement du dixième siècle, les principales villes de l'Italie ayant secoué le joug de l'autorité, & s'étant érigées en républiques populaires, cette partie de l'Europe se vit en proie à des dissensions intestines qui lui furent encore plus funestes que le fer des barbares. Cependant la langue d'un peuple ardent, libre, séditieux, & dont tous les membres pouvoient élever la voix, dut nécessairement s'animer & s'étendre. La langue provençale, la première dont l'urbanité fit usage depuis l'extinction de la langue romaine, lui fournit de nouvelles richesses, lesquelles //9// s'accrurent encore par le séjour que les Florentins firent en France, lorsqu'après la déroute de *Monte-aperti*, ils se virent forcés de venir y chercher un asyle. Mais l'Italien n'avoit encore fait parler que ses besoins & ses passions : un homme s'éleva qui entreprit d'ennoblir & de fixer le langage de sa patrie. *Le Dante* écrivit ce poëme célèbre, dont les endroits sublimes n'ont été égalés par aucun poëte Italien : mais son style trop figuré, souvent même sauvage, modelé sur le style des prophètes, dit Gravina, bien plus que sur celui des Grecs & des Latins, étoit trop éloigné du génie & des mœurs de sa nation ; le Dante fut universellement admiré & n'eut point d'imitateurs. *Pétrarque* fut plus heureux : ce grand homme, de qui un sçavant Italien a dit qu'il sembloit n'avoir choisi & arrangé ses mots que d'après le consentement universel de l'Italie, déploya dans ses sonnets & ses odes toute la grâce, l'élégance & l'harmonie dont sa langue étoit susceptible ; il en fixa la poésie lyrique dont il fut le créateur & le modèle. *Bocace*, presque dans le //10// même tems, fit & régla pour jamais la destinée de la prose. Heureuse la langue italienne, si à l'exemple du Dante, ces grands écrivains l'avoient appliquée à des sujets plus nobles, plus relevés, plus dignes de leur génie !

Lorsque les Grecs à qui il étoit réservé d'éclairer deux fois l'Europe, vinrent, après la prise de Constantinople, se réfugier en Italie, les lettres que Pétrarque avoit osé ranimer, mais dont la lumière encore trop foible n'avoit pu percer les ombres de la barbarie, les lettres reprirent tout-à-coup leur ancienne splendeur. L'Italie produisit à la fois une foule de sçavans hommes, qui, non contents de s'être mis à la portée de connoître les modèles qu'on venoit de leur proposer, osèrent se mesurer avec eux. Mais l'Italien se passionna tellement pour les langues anciennes, qu'il parut oublier & vouloir en quelque sorte abandonner la sienne propre. On alla même jusqu'à avancer qu'il n'étoit permis d'employer la langue vulgaire qu'à ceux qui n'étoient point en état de manier la grecque ou la latine. Les //11// stances admirables du sçavant *Politien* ne détruisirent point cette opinion : ses vers furent regardés comme le badinage d'un homme d'esprit, qui, par complaisance ou par politique, avoit bien voulu se prêter un moment à l'ignorance du peuple. *Le Bembe* abolit pour jamais un préjugé si funeste à la gloire de la langue italienne. Après avoir étudié long-tems les langues grecque & latine, le Bembe réfléchit profondément sur la sienne. Il remonta jusqu'à son origine ; il voulut sur-tout en pénétrer la partie grammaticale jusqu'alors inconnue & négligée ; il parvint à la démêler, & la réduisit en art. Il doit en être des langues comme des mœurs dont elles sont la première expression : lorsqu'elles sont parvenues à un certain degré de perfection, il faut les fixer par des loix. C'est d'après un profond examen des ouvrages de Pétrarque & de Bocace,

§ Je ne parle point de la langue provençale, qui fut l'aînée des langues *romances*, & à laquelle toutes les autres sont redevables du mécanisme & des procédés de leur versification.

que le Bembe établit les principes & des regles. Cen'est pas que les progrès qu'avoit faits depuis ce tems-là l'esprit humain, n'eussent donné naissance à une infinité de termes nouveaux ; mais tels //12// que ces ruisseaux qu'on voit se confondre avec les fleuves dont ils augmentent la surface, la profondeur & le mouvement, ces mots s'unirent ou plutôt s'assimilerent au corps de la langue, & l'enrichirent sans en altérer la substance & le caractere.

La langue italienne a conservé presque tous les procédés, toutes les couleurs, en un mot, toutes les libertés des langues grecque & latine. Elle trouble & rompt à son gré l'ordre grammatical & naturel, pour y substituer l'ordre *musical*, je veux dire, ce désordre harmonieux de paroles, seul capable de faire entrer dans les langues ces figures hardies, impétueuses & robustes, qui semblent moins naître de l'art que de la vivacité du sentiment & de la véhémence des passions.

Abondante, riche, variée, propre à toutes les sortes de style, la langue italienne se porte plus souvent & plus volontiers vers la tendresse & la douceur. La fréquence des voyelles dont elle est composée, & par lesquelles sont terminés tous ses mots, semble la rendre trop uniforme. Mais les inflexions extrêmement variées que les //13// mêmes élémens y subissent, font disparoître entierement cette uniformité; elle est tout au plus sensible à l'oeil; l'oreille ne la soupçonne même pas; ou, si l'on veut, c'est uniformité, mais ce n'est point monotonie. Elle tire au contraire de la *quantité* de ses syllabes, plus vague que celle du grec & du latin, mais plus ressentie que celle de l'espagnol & du françois. Mais ce que cette langue a de plus propre ou plutôt d'exclusif, c'est que, bien qu'elle ait son caractere, elle se prête à celui de toutes les langues, qu'elle en prend & la forme & les couleurs, sans violence & même sans contrainte.

La langue latine nâquit de la grecque ; l'italienne sortit des débris de la latine ; l'espagnole & la françoise furent l'ouvrage des victoires & des conquêtes du peuple romain.

Des diverses altérations que subit en Espagne la langue latine, d'abord en passant sur les levres de l'Espagnol, ensuite par l'invasion des Visigoths & des Vandales, & successivement par le long empire qu'exercerent //14// sur cette partie de l'Europe les Maures & les Arabes, sortit cet idiome, qui, comme l'italien, perdit le plus précieux caractere de son origine, je veux dire, l'analogie, mais dont la noblesse & l'élévation prouvent au moins que la longue servitude sous laquelle avoit gémi l'Espagnol, n'avoit point atteint son ame. Cette langue dont le poids & la gravité, dit *Bentivoglio*, semblent porter plus avant dans l'esprit les choses qu'elle exprime ; qui, par sa marche lente & majestueuse, fait souvenir des chants spondaiques, jadis consacrés au culte des dieux, s'éleva au plus haut degré de perfection, quand l'Espagne atteignit le plus haut point de sa gloire. Il lui manque peut-être d'avoir été maniée par des hommes à qui la connoissance profonde & réfléchie des anciens modeles eût pu former le goût. Mais comment la lecturer & la réflexion auroient-elles fait sur eux ce que l'exemple, la société, la nécessité même d'écrire en latin, ne purent faire sur *Senèque, Lucain, Martial*, que leur façon de penser & de s'exprimer distingue si sensiblement de //15// tous les auteurs latins, & dont les beautés & les défauts se sont constamment reproduits dans les ouvrages de leurs compatriotes ? La langue espagnole se prête aux inversions: mais elle les employe avec beaucoup plus de sobriété & de modération que l'italienne. La *densité* de ses mots l'y rend infiniment moins propre; d'ailleurs ses syllabes composées souvent de trois, quelquefois même de quatre élémens, ont tant de résonnance, qu'elle demeure

nombreuse, lors même qu'elle s'assujettit rigoureusement à l'ordre naturel & grammatical. Du reste, c'est à leur mécanisme que les langues italienne & espagnole ont dû l'avantage d'être fixées plutôt que la française. Toutes les langues des peuples polis & cultivés tendent à l'euphonie, c'est-à-dire, à la prononciation la plus douce & la plus agréable qui puisse convenir à leur caractère. C'est la partie dont elles sont le plus jalouses : les étymologies, les rapports, le sens même, y ont été souvent sacrifiés. Or des langues dont les éléments sont tous //16// prononcés & sonores, ont dû faire sentir tout d'un coup à l'oreille, à qui seule il appartient de juger de la perfection extérieure du langage, tous les rapports, toute l'harmonie, en un mot, tout l'effet dont elles étoient susceptibles.

Je n'entrerai point ici dans le détail des mutations & des vicissitudes que subit la langue latine en se répandant dans les Gaules, où elle perdit comme en Italie & en Espagne tous ses rapports, soit harmoniques, soit philosophiques : je n'en dirai que ce qui pourra servir à faire connoître une partie du caractère extérieur & sensible de notre langue. Premièrement, en remplaçant par un élément muet la dernière syllabe des mots latins, à laquelle les Italiens & les Espagnols avoient substitué un élément vocal, nous détruisîmes la variété des terminaisons, propres à déguiser les genres dans les substances, & les personnes dans les verbes. Ce procédé entraîna la nécessité des pronoms, il dénatura en même temps & détruisit les rapports de la pénultième syllabe dont le //17// mouvement** animoit, si j'ose m'exprimer ainsi, le corps du mot ; d'où notre langue devint tout à la fois sourde & languissante.

Secondement, le penchant que j'ai déjà dit que toutes les langues ont vers l'euphonie, dut insensiblement abolir la prononciation des terminaisons latines que nous avons adoptées. Ces terminaisons dures & choquantes l'étoient infiniment moins pour les Latins ; ils en étoient dédommagés par l'harmonie qui résultoit de la valeur fixe, déterminée & invariable des syllables [sic] dont leurs mots étoient composés, & dans laquelle ils avoient fait consister, à l'exemple des Grecs, la perfection de leur langage. Mais cette harmonie étoit devenue étrangère à notre langue ; de sorte que, blessée par des terminaisons dont rien ne rachetoit la sécheresse & la dureté, l'oreille, ce sens dédaigneux & superbe, //18// en proscrivit la prononciation. De-là la différence qui se trouve entre la manière dont notre langue est écrite, & celle dont elle est prononcée : de-là encore l'uniformité, ou plutôt la monotonie de la plupart de nos désinences. Une discussion plus profonde sur le matériel de la langue m'éloigneroit trop de mon objet : je me bornerai à quelques observations.

Pendant que l'Italie se montroit la rivale d'Athènes & de Rome, les lettres ne jettoient encore qu'une foible lueur en France. D'ailleurs les Politien, les Sannazar, les Bembo, ne dédaignoient pas de se servir de leur langue naturelle, tandis que nous ne jugions pas encore la nôtre digne de porter nos idées. La langue française n'étoit encore que familière, badine & naïve, lorsque *Ronsard* essaya de l'élever, de l'ennoblir, de l'étendre, en y transportant les formes des langages grec & latin. Ce poète eut les plus grands succès : mais il les dut uniquement aux suffrages des sçavans de sa nation qui ne voyoient & ne sentoient dans sa poésie que les rapports qu'elle //19// avoit avec la poésie des langues anciennes, dont le caractère leur étoit bien plus connu que celui de leur propre langue. *Ronsard* avoit du génie, de l'enthousiasme & l'âme véritablement

** Prononcez *per fide* en latin & *per fide* en français : le même mot sera plein de mouvement & d'action dans une langue, & se traînera dans l'autre.

poétique; il ne lui manqua que le sentiment de la sorte d'harmonie qui convenoit à son idiôme [sic]. Il ne vit pas que la fréquence de nos terminaisons muettes n'admettoit ni les diminutifs, ni la composition des mots ; que la nécessité d'employer les pronoms ne permettoit gueres de rompre l'ordre grammatical, sans porter le trouble & la confusion dans lesens ; que ces formes hardies & singulieres qui donnent tant de force, d'élévation & de fierté aux langues grecque & latine, faisoient grimacer la sienne ; qu'en un mot, chaque idiome a sa grammaire, sa rhétorique & sa poétique. *Ronsard* fut oublié, & la langue ne cherchoit qu'à se délivrer de la violence que ce poëte & ses imitateurs lui avoient faite; elle tendoit uniquement à la clarté ; elle y sacrifioit les plus puissantes ressources de l'élocution, elle abandonnoit sans regret aux langues étrangères l'avantage de peindre les //20// passions, elle n'ambitionnoit que la gloire de devenir la langue du raisonnement. Pendant que nos voisins ne mesuroient la perfection de leur poésie que sur l'intervalle qui la séparoit du discours ordinaire, la nôtre s'élevoit à peine au-dessus de la prose, & n'en différoit essentiellement que par le son & le metre, c'est-à-dire, par l'uniformité des repos & des désinences.†† Après tout, ces tems n'étoient plus, où la poésie dictoit les loix, régloit les mœurs & faisoit détester les tyrans ; elle avoit perfule droit de faire descendre les dieux sur la tere, & de leur éгалer les hommes. L'éloquence, autrefois maîtresse des loix, maîtresse même du sort des républiques, n'avoit plus besoin des traits vigoureux & terribles dont l'avoient armée Démosthene & Ciceron ; les passions avoient perdu leur plus grand ressort ; les principales sources du merveilleux étoient taries ; à la philosophie ancienne, qui //21// n'envisageoit les êtres que relativement à l'homme, succédoit une philosophie qui, fondée sur l'observation & sur l'expérience, ne considéroit les choses que dans le rapport qu'elles ont avec l'univers. *Descartes* enseigna l'art de la pensée & du doute. Les hommes, qui jusqu'alors rien ne séparoit tant de la vérité que leurs propres connoissances, s'interrogerent sur leurs opinions: ils voulurent connoître l'origine, la chaîne & l'ordre de leurs idées; l'exercice de l'entendement & de la réflexion détruisoit de jour en jour & les objets & la puissance de l'imagination. Une langue claire, nette, méthodique, qui procedo comme la pensée & l'observation, la langue françoise, en un mot, devoit donc nécessairement devenir la langue dominante de l'Europe.

Pendant que nous donnions à nos ouvrages l'ordre, la méthode, la clarté, la précision & l'élégance qui caractérisent notre langue, celle des Anglois s'étendoit & s'enrichissoit plus encore qu'elle ne se formoit. Ce peuple que la nature, en lui refusant les talens agréables, semble punir d'avoir //22// osé la regarder & la connoître, tient peu de compte de la perfection extérieure du langage. Plus occupé des choses que de la façon de les rendre, il n'envisage les mots que relativement au besoin qu'il en a pour exprimer sa pensée, & non relativement à l'effet que leur arrangement & leurs rapports peuvent produire. Tout terme, soit latin, soit françois, soit italien, qui paroît à l'Anglois le plus propre à rendre son idée, est acquis à sa langue, qui l'admet sur le champ, sans même se soucier de le fléchir par des terminaisons analogues.‡‡ Je n'ai garde d'entreprendre de

†† Il ne s'agit point ici de la *poésie d'images* (on ne nous la conteste pas), mais de la *poésie de style*, comparée à celle des anciens & de nos voisins.

‡‡ Ceci me fait souvenir de ce que *Pic de la Mirandole* écrivoit à son ami *Barbaro*. Ce n'est point, disoit-il, dans les jardins délicieux des muses qu'un philosophe doit cueillir ses expressions : c'est dans le puits ténébreux & profond, où Héraclite a dit qu'étoit caché la vérité, qu'il doit les chercher & les prendre. Si Pithagore avoit pu vivre, sans avoir besoin de nourriture, il se seroit abstenu même des légumes ; s'il avoit pu se faire entendre, sans le secours des paroles, il n'auroit pas même parlé : tant il étoit éloigné de polir &

définir les propriétés & les formes d'un langage, dont //23// le caractere est de se plier au caractere, aux besoins, aux caprices de chaque écrivain.

On l'a déjà [sic] dit, & je le répète: toutes les langues des peuples non encore civilisés ont été poétiques. En effet, des hommes dont les passions étoient entières & libres, & qui n'avoient d'autre exercice que celui des sens & de l'imagination, dûrent transporter, à tout ce qui les environnoit, les sentimens qu'ils éprouvoient eux-mêmes. §§ De plus, la sensation que faisoient sur eux les météores effrayans, & les divers phénomènes dont leurs sens étoient frappés, & dont la cause leur étoit inconnue, dut leur arracher ces expressions vives, fortes & sublimes qui font le caractere de la grande poésie, & que la poésie ne doit qu'à l'étonnement, à la surprise, à l'ignorance. Enfin le langage de ces hommes incultes qui dut, comme le geste, désigner l'objet des //24// affections, avant que de désigner les affections mêmes, dut en même tems être tumultueux & désordonné comme les mouvemens de leur ame. Aussi la langue allemande, dont la substance a souffert peu d'altération & qui n'a presque rien emprunté des langues des anciens peuples polis de l'Europe, est-elle remplie de formes & d'expressions sublimes & poétiques; & ce qui est encore plus remarquable, la transposition lui est naturelle.*** Il est important d'observer à ce sujet que les inversions ne commencent à y être moins en usage, que depuis qu'elle est //25// maniée par ceux des écrivains de cette nation qui ont cultivé la philosophie & étudié notre langue. Du reste, la langue allemande est extrêmement riche & son abondance exclut les équivoques & les plaisanteries dont les *homonymes* sont dans la nôtre une source si féconde. Sa *quantité* plus ressentie encore que celle de l'italienne, sans cependant être fixe & déterminée comme celle de la grecque & de la latine, rend le mécanisme de sa versification incertain & par-là plus difficile. Elle ne sçait point peindre les ridicules, mais l'Allemand doit-il se plaindre de cette indigence? Si jamais il parvient à rendre sa langue propre à les présenter aussi heureusement que la nôtre, bientôt ils lui paroîtront plus redoutables que les vices.

d'orne le langage.

§§ Les sauvages de l'Amérique disent, lorsqu'il tonne, que *le ciel gémit*; que *les arbres pleurent*, lorsqu'ils transpirent; que *le feu est un animal furieux qui s'attache au bois, le dévore & s'en nourrit*.

*** Je pourrois encore faire observer, pourquoi les peuples de l'antiquité qui cultivèrent la philosophie, comme les Grecs & les Latins, conserverent la transposition; combien elle étoit convenable & même nécessaire à des peuples sensibles & républicains; quels moyens fournissoient leur langues pour empêcher que les inversions ne portassent le trouble dans le sens; comment enfin le style des philosophes & des orateurs mêmes, quand ils ne s'adressoient plus à l'imagination, se rapprochoit de l'ordre que nous appellons naturel & grammatical. Mais ces détails seroient infinis, & d'ailleurs je les ai réservés pour un autre ouvrage.